

24 images

24 iMAGES

L'oeuvre au noir

Little Odessa de James gray

André Roy

Number 78-79, September–October 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24295ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (1995). Review of [L'oeuvre au noir / *Little Odessa* de James gray]. *24 images*, (78-79), 71–71.

LITTLE ODESSA DE JAMES GRAY

L'œuvre au noir

PAR ANDRÉ ROY

Un tueur professionnel Joshua Shapira (interprété magnifiquement par Tim Roth) revient remplir un contrat à New York et son retour forcé lui sera fatal. Joshua retrouvera non seulement son père (Maximilian Schell) qui l'a renié, mais sa mère agonisante (Vanessa Redgrave), un frère, Reuben, fasciné par lui (Edward Furlong), mais aussi un ancien amour, Alla (Moira Kelly). Son retour à Brighton Beach, banlieue new-yorkaise d'immigrés juifs russes appelée «Little Odessa», s'apparente à une descente aux enfers, à une régression, à une sorte de naissance inversée. C'est aussi une plongée suicidaire dans la mémoire, dans une vie qu'on imagine occultée par Joshua lui-même, tueur à gages qui, geste inconscient mais combien symbolique de la part de ce juif voyou et renégat, incinère ses victimes. Joshua est quasiment un autiste, un être qui ignore toute la dévastation causée par ses gestes et c'est à une remémoration (à la manière psychanalytique) d'un trauma et à l'obligation d'un nœud familial à délier qu'il doit faire face et qu'il évitera dans le sang et par sa propre mort. Sa disparition violente vient signer un échec déjà inscrit depuis longtemps dans une famille mue par une pulsion de mort invincible.

Joshua commet ses actes (ses assassinats) d'une façon à la fois impérieuse et absurde, s'enfonçant irrémédiablement dans ses ténèbres, dans un état de dilatation provoquée par sa conscience paralysée et son esprit perversi, dilatation qui devient la métaphore de la dilatation temporelle propre au film noir. Car c'est le film noir qui forme la trame narrative de *Little Odessa*, mais une trame défaite, trouée, éclatée. La fiction devient rêve diurne, dérive ensommeillée, danse macabre.



Edward Furlong et Vanessa Redgrave.

Plutôt que s'adonner aux petits jeux sans conséquences des références comme un Quentin Tarantino (la présence de Tim Roth oblige), cinéaste devenu cynique même dans ses citations cinématographiques et clown victime de son talent et d'un cinéma autostatisfaisant, James Gray, lui, revisite en mélancolique le film noir. Et pour ce faire, il passera par l'Europe, haut lieu du cinéma et de la cinéphilie, d'où sont venus les Fritz Lang et les autres qui, une fois en Amérique, se sont colletés à elle, à ses valeurs, à ses horreurs, à ses terreurs. Par une autre Europe toutefois, celle qui a connu les camps, le communisme, la chute du Mur, continent qui ne sera jamais plus le même et qui est pourtant toujours pareil dans le cœur du film: glauque, en ruines, sordide. Brighton Beach ressemblerait à une Europe agonique où se baladeraient des fantômes (Joshua, Reuben, Arkady, Moira...). *Little Odessa* prend littéralement à la lettre la dénomination «film noir»: c'est une œuvre au noir, endeuillée, habitée tout entière par la mort. Ses héros, promenés entre cimetière et crématoire, sont antipathiques, de minables anti-héros: le père dénonce son fils à la mafia, Joshua menace de tuer son père et le frappe, l'abandonnant dans le froid et la neige quasiment mort, le frère Reuben est tué par erreur par Joshua, Alla est également assassinée. Une hécatombe qui n'épargnera personne (la mère mourra également). Aucun happy end, aucune rédemption, aucune con-

fiance en l'humanité dans ce film qui pourrait se lire comme un défi (suicidaire?) au cinéma de la patrie de Gray, les États-Unis, à Hollywood et à sa machinerie de rêves, de faux rêves. *Little Odessa* est une image en négatif du film hollywoodien propre et optimiste: son miroir délétaire et désespérant.

C'est l'«invraisemblable vérité» sur l'Amérique (sa dégénérescence, sa barbarie) que dévoile *Little Odessa* par ce détour par l'Europe, celle des tragédies et des grandes œuvres (la littérature russe, entre autres). C'est une «incroyable vérité» qui vient envelopper d'une brume mortelle le paysage et les maisons de Brighton Beach — et qui les fait ressembler à la géographie nécrosée des pays de l'Est. C'est la vérité, inextricable et obscure, qui donne cet aspect crépusculaire à la fiction, la lestant de la mélancolie des inconsolables.

Avec ce premier film, James Gray, vingt-quatre ans, s'affirme déjà, par sa conception à la fois pure et impure du cinéma — pure par ses exigences et impure par le mélange des genres —, comme un cinéaste important. ■

LITTLE ODESSA

États-Unis 1994. Ré. et scé.: James Gray. Ph.: Tom Richmond. Mont.: Dorian Harris. Mus.: Dana Sano. Int.: Tim Roth, Edward Furlong, Moira Kelly, Vanessa Redgrave, Maximilian Schell. 98 minutes. Couleur. Dist.: Alliance.